

Chère lectrice, cher lecteur,

Quelquefois, sur la côte vendéenne, il m'arrive de rencontrer des amis qui désirent connaître l'océan et particulièrement une chose qui, depuis la nuit des temps, a toujours effrayé les habitants de la terre : la tempête. Souvent, une question fuse : « avez-vous eu peur en mer et particulièrement lors des tempêtes que vous avez dû affronter lors de vos embarquements divers ? »

En août 2021, j'avais écrit une causerie dont le titre était : « Peur, angoisses, inquiétudes marines ». Au commencement de ce de texte, je vous racontais l'une des plus formidables tempêtes que j'ai subie, ce sentiment de frayeur ne s'est pas produit immédiatement face à cette inconnue mais rétrospectivement.



### Les tempêtes en mer et en littérature !

J'étais embarqué sur un navire transportant des produits chimiques, autrement dit un « chimiquier ». Navire long-courrier, dont les dimensions restaient modestes : 110 m de long, 17 m de large et 7 m de tirant d'eau, il pouvait charger 6 599 tonnes de produits chimiques. Nous venions d'Europe afin d'engainer le fleuve Saint Laurent pour une escale prévue près de Montréal. Un soir, au large du cap Race, au sud de l'île de Terre-Neuve, une violente tempête nous surprit. Pendant trois jours, à vitesse réduite, face à des lames qui noyaient notre pont principal, nous sommes restés pratiquement cloués sur place. Par le travers tribord, nous apercevions très distinctement le phare, cette tour blanche au sommet rouge. Pendant trois nuits son feu blanc, toutes les sept secondes, balayait notre navire de la proue à la poupe. La peur aurait pu s'embarquer dans les esprits de chacun, pourtant personne n'en parla. Quelques jours après cette épreuve, nous avons pris conscience que notre navire aurait pu se mettre en travers des monstrueuses lames et nous envoyer par le fond ou nous cracher sur la côte. Au moment de l'action, chacun accomplissait son travail, nous avions confiance dans notre bateau et personne n'aurait osé parler des conséquences d'une avarie machine par exemple. L'équipage de professionnels était prêt à réagir au moindre coup tordu de l'océan.

Avant de développer ce sujet, j'aimerais vous conseiller de vous procurer un classique dans le genre *Orages et Tempêtes dans la littérature* du commandant J. Rouch. Ce dernier présente des descriptions qui « *correspondent à la stricte réalité, embellie et comme récréée par les procédés de l'art.* »

Homère dans *l'Odyssée*, chant V, décrit Poséidon « *qui rassemble les nues, bouleverse la mer ayant pris son trident dans ses mains ; il anime les vents qui soufflent de tous côtés à la fois : pour les confondre, il enveloppe de nuages le ciel et la terre ; l'obscurité tombait d'en haut (...) une vague de toute sa hauteur frappa, terrible dans son assaut, qui fit tournoyer le radeau.* » Pauvre Ulysse !

Ce très court abrégé (épitome) de cet ouvrage antique sera une sorte de guide, de formule des innombrables tempêtes de notre littérature marine.

Sans oublier que dans la vraie vie, comme on dit, c'est la même chose. Pendant mes quarts, combien j'ai vu se « construire » des coups de vent, combien j'ai vu des tempêtes approcher. Nous n'avions pas besoin de regarder un bulletin météo pour savoir que nous allions être rincés par la force des éléments. Quelquefois, par surprise dans les zones

tropicales c'était un déluge, une tornade, qui vous tombait dessus. Je pensais aux voiliers qui ne pouvait pas raccourcir leur voile rapidement. Combien de mes collègues ont fait leur trou dans l'eau dans ces moments-là ? Tout ce qui en restait après de long mois sans nouvelle d'un navire, une simple phrase administrative laconique : « *perdu corps et biens !* » De temps en temps, j'entre dans les églises et les cimetières de nos rivages pour retrouver la trace gravée sur bois ou dans le marbre de ces valeureux marins. Que de pleurs en particulier non loin de la croix des veuves proche de Paimpol.



C'est dans le *Quart Livre* que Rabelais nous montre Pantagruel face à la tempête (Il n'est pas impossible que notre auteur se soit inspiré d'un autre moine italien Teofilo Folengo pour décrire ce coup de tabac) :

« Pantagruel demeurait tout pensif et mal à l'aise. Frère Jean s'en aperçut : il lui demandait d'où lui venait ce chagrin inhabituel, quand le pilote, observant les voltigements du penon de poupe, et prévoyant un mauvais grain et une nouvelle tempête, commanda à tous d'être en alerte, aussi bien les 'nauchiers' (officiers), mousses et matelots que nous autres les voyageurs ; il fit amener les voiles, misaine et contre-misaine (...), il ne restait que les enfléchures et les haubans. Soudain, la mer commença à s'enfler et tumultuer du bas abysme, les forces vagues battre les flancs de nos vaisseaux... ».

Cette tempête permet à Rabelais de se moquer des *beatz pères* s'en allant au Concile de Trente, qui se montrent incapable de calmer les flots par leurs *dévotes* prières. L'auteur n'avait pas l'expérience de la navigation, il aurait fait une traversée de La Rochelle à Bordeaux et une autre pour suivre le cardinal du Bellay s'en allant au concile. Ces observations météorologiques apparaissent remarquables, la description de la bourrasque rapide est très réaliste.

« De terribles bourrasques sifflaient à travers nos antennes. La foudre tonna, foudroya, éclaira ; il plut, il grêla, l'air perdit sa transparence... nous étions tous affolés et bouleversés... Soyez sûrs que nous croyions revivre le Chaos primordial, où feu, air, mer, terre, tous les éléments, étaient en une confusion rebelle. ».

Je vous conseille d'embarquer sur le *Thalamège* à Honfleur en compagnie de Pantagruel, Panurge, d'Epistemon, d'Eusthenes et de Carpalin, dans le fabuleux *Quart Livre*, pour atteindre **la Dive Bouteille** dans le *Cinquième livre*.



Un jour, en plein océan Indien, non loin de l'île de France (pardon l'île Maurice !) je montais à la passerelle pour prendre mon quart de vingt heures à minuit. Le jour s'estompait ! Les consignes rapidement passées, le point vérifié avec un relevé radar du pays de Paul et Virginie, inutile de faire un point d'étoiles, j'allais sur l'aileron tribord et là, oh surprise, j'ai été sublimé par le « tableau » qui s'offrait à moi. Cette peinture naturelle est restée dans ma mémoire : Route vraie au 57, cap sur la Tête d'Achem au N.W. de Sumatra qui marque l'entrée du Déroit de Malacca !

Le soir tombait dans l'ouest. Un de ces crépuscules qui revenait sans cesse au début de mon quart sous ces latitudes sud. Tout commence dans une atmosphère terrestre dénuée de toute

vapeur, l'horizon devient une barre de couleur bleue, que je ne peux vraiment pas définir entre le ciel et la mer. Ce tableau résulte de l'intersection de deux plans, l'un dont les lignes de fuite courent sur le liquide aquatique et l'autre, sorte de ligne de fuite zénithale se tient perpendiculairement au pont du navire et supporte à son sommet la voûte céleste. Je vous avoue, ce sont mes premiers pas dans l'art et la théorie picturaux et je pense aussi que ce sont les seuls. J'ai du mal à m'arrêter devant un tableau, tant l'image me semble figée à l'instant « T ». Pourtant, je ne pouvais pas ne pas penser au naufrage du *Saint-Géran*. Ce dernier a disparu lors d'un cyclone le 18 août 1744 au large de l'île d'Ambre. Bernardin de Saint-Pierre s'en inspire pour rédiger son célèbre roman *Paul et Virginie* ; voici l'ouragan décrit par l'auteur :

« Tout le monde s'écria : voilà l'ouragan ! et dans l'instant, un tourbillon affreux de vent enleva la brume qui couvrit l'île d'Ambre et son canal. Le *Saint-Géran* parut alors à découvert, avec son pont chargé de monde, ses vagues et ses mâts de hune amenés sur le tillac, son pavillon en berne, quatre câbles sur son avant et un de retenue sur son arrière... Chaque lame qui venait se briser sur la cote s'avavançait en mugissant jusqu'au fond des anses, et y jetait des galets à plus de cinquante pieds dans les terres ; puis, venant à se retirer, elle découvrait une grande partie du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque et affreux. La mer soulevée par le vent grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusée de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses, à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en balayait la surface les portait par-dessus l'escarpement du rivage, à plus d'une demi-lieue dans les terres. À leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eut dit une neige qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête ; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament ; une lueur olivâtre et blafarde éclairait seule les objets de la terre, de la mer et des cieux. ».

Quand on pense que « Paul et Virginie » a été écrit en 1786, belle description de l'observateur terrestre Bernardin de Saint-Pierre !



Il existe, dans le monde, des lieux marqués, figés par les grands écrivains de la mer comme le cap Horn, et je voudrais vous en faire découvrir un que nous partageons avec les îles Britanniques, souvent traversé par des dépressions qui prennent naissance en bordure du front polaire américain. Bien entendu, ces dépressions sont perturbées de temps en temps par notre vieil ami l'anticyclone des Açores et par la zone dépressionnaire d'Islande. Qu'il est bon de lire ces Instructions Nautiques (I.N.) qui prennent une bonne place dans ma bibliothèque. Elles sont toutes périmées, mais pleines de charmes, toujours vraies quand elles décrivent les côtes, les mers et la météo. Récupérées par mes soins lors de mes embarquements, dès qu'une nouvelle édition arrivait sur la table à carte du navire, la précédente, usée par des années de navigation, les innombrables mains salées aux embruns des officiers de quart, des températures fort variables, se retrouvaient après un vol plané de l'aileron de la passerelle à la surface des eaux pour couler dans les abysses. À ces I.N., j'ai aussi acquis, mais après avoir quitté la navigation (comme on dit) les pilot-charts, rien de tel pour s'assurer que

tous ces navigateurs qui traversent les océans en tirant sur le bois mort sont quand même bien aidés par les vents et les courants ; l'important pour eux c'est vaincre la solitude ! J'aime parcourir notre vaste monde marin sur le papier, tel notre dieu du vent Éole (vanitas vantatum omnia vanita, (*vanité des vanités tout est vanité*) ça m'apprendra à me comparer à Éole). Ces éléments de dérives sont négligés dans les reportages de nos médias sportifs de la voile ; en revanche une bonne tempête aura une très bonne place dans les journaux.

J'ai équipé mon bureau d'une véritable table à cartes ; il faut le dire, ce n'est pas un bureau, mais une chambre des cartes avec ses Instructions Nautiques, ses cartes marines, ses crayons, son compas à pointe sèche (ancien), non loin de deux véritables compas, l'un de passerelle et l'autre d'embarcation avec son habitacle pour y placer une bougie (XIXe siècle) ; il suffit d'imaginer tout ceci sur une bonne coque avec des mâts bien solides et de belles toiles et vous voilà partant sur l'infinité maritime. « Sacré rêveur ! » me dit un de mes amis.



Cet endroit où je vous emmène est traversé par des dépressions orientées entre l'Est et le Nord-Est. J'ai traversé ce lieu maintes fois sur des cargos, en venant de l'océan, je suis passé bien souvent entre ces îles anglo-normandes et la côte ouest du Cotentin décrite par nos I.N. comme « la plus ingrate de France ». Les amers y sont peu visibles ; elle est débordée par des dangers qui vont rejoindre ceux de Jersey, des Chausey et des Minquiers ; la brume y est fréquente, les courants de marée y sont violents.

Trois écrivains dont l'un est originaire de Saint-Malo, François René de Chateaubriand, Victor Hugo, Didier Decoin, connaissent bien ces rivages :

François René de Chateaubriand, en revenant des Amériques, en 1792, revivait la tempête de l'*Énéide* écrite par Virgile. Voici ce texte que j'ai découvert en lisant les *Mémoires d'Outre-Tombe* :

« En mettant la tête hors de l'entrepont, je fus frappé d'un spectacle sublime. Le bâtiment avait essayé de virer de bord ; mais n'ayant pu y parvenir, il s'était affalé sous le vent. À la lueur de la lune écornée, qui émergeait des nuages pour y replonger aussitôt, on découvrait sur les deux bords du navire, à travers une brume jaune, des côtes hérissées de rochers. La mer boursouflait ses flots comme des monts dans le canal (entre l'île de Serq et le continent) où nous nous trouvions engouffrés ; tantôt ils s'épanouissaient en écumes et en étincelles ; tantôt ils n'offraient qu'une surface huileuse et vitreuse, marbrée de taches noires, cuivrées, verdâtres, selon la couleur des bas-fonds sur lesquels ils mugissaient. Pendant deux ou trois minutes, les vagissements de l'abîme et ceux du vent étaient confondus ; l'instant d'après, on distinguait le détalier des courants, le sifflement des récifs, la voix de la lune lointaine. De la concavité du bâtiment sortait des bruits qui faisaient battre le cœur aux plus intrépides matelots. La proue du navire tranchait la masse épaisse des vagues avec un froissement affreux, et au gouvernail des torrents d'eau s'écoulaient en tourbillonnant comme à l'échappée d'une écluse. Au milieu de ce fracas, rien n'était aussi alarmant qu'un certain murmure sourd, pareil à celui d'un vase qui se remplit.

Éclairé d'un falot et contenus sous des plombs, des portulans, des cartes, des journaux de route étaient déployés sur une cage à poulets. Dans l'habitacle de la boussole, une rafale avait éteint la lampe. Chacun parlait diversement de la terre. Nous étions entrés dans la Manche, sans nous en apercevoir ; le vaisseau,

bronchant à chaque vague, courait en dérive entre l'île de Guernesey et celle d'Aurigny. Le naufrage parut inévitable, et les passagers serrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux afin de le sauver.

Il y avait des matelots français, l'un d'entre eux, à défaut d'aumônier, entonna ce cantique à Notre-Dame de Bon-Secours, premier enseignement de mon enfance ; je le répétais à la vue des côtes de Bretagne, presque sous les yeux de ma mère. Les matelots Américains-protestants se joignaient de cœur aux chants de leurs camarades français-catholiques : le danger apprend aux hommes leur faiblesse et unit leurs vœux. » (Aidé par une lame, le navire devait franchir un banc de sable qui traversait le chenal, marqué par la sonde de quatre brasses pour se retrouver dans les eaux profondes). « Voici venir cette lame embrassant la largeur de la passe, roulant haut sans se briser, ainsi qu'une mer envahissant les flots d'une autre mer : de grands oiseaux blancs, au vol calme, la précèdent comme les oiseaux de la mort. Le navire touchait, talonnait ; il se fit un silence profond ; tous les visages blémirent. La houle arrive : au moment où elle nous attaque, le matelot donne un coup de barre ; le vaisseau, près de tomber sur le flanc, présente l'arrière, et la lame, qui paraît nous engloutir, nous soulève. On jette la sonde ; elle rapporte vingt-sept brasses. Un huzza (hurrah) monte jusqu'au ciel et nous y joignons le cri de : Vive le Roi ! Il ne fut point entendu de Dieu pour Louis XVI ; il ne profita qu'à nous.

Dégagés des deux îles, nous ne fûmes pas hors de danger ; nous ne pouvions parvenir à nous élever au-dessus de la côte de Granville. Enfin la marée retirante nous emporta et nous doublâmes le cap de la Hougue. (...) Le lendemain, nous entrâmes au Havre. »

Dans cet *Archipel de la Manche*, l'île d'Aurigny sert de trait d'union entre Guernesey et la pointe de La Hague. Guernesey est entourée de hauts-fonds rocheux qui s'étendent sur plusieurs milles dans l'Ouest et le Nord-Ouest. Ils sont très dangereux pour les navires par courants de flot. La côte continentale est couverte d'une lande qui meurt dans une mer des plus dures et battue perpétuellement par les vents dépressionnaires.

Le 31 octobre 1855, Victor Hugo se rendit à Guernesey après avoir été expulsé de Jersey (La police de Napoléon III représenté par son consul, un certain Laurent, cherchait la moindre occasion de provoquer l'expulsion des proscrits par les autorités anglaises.) Hugo note lors de son transfert d'une île à l'autre : « *La mer était grosse, le vent rude, la pluie froide, le brouillard noir* ». Sa première maison Hauteville-Terrace était une location. Sa femme Adèle Hugo la décrivait « *comme fort belle, la pleine mer est au bas, elle est dans la ville (...) C'est une vue splendide. Le soir, au clair de lune, cela tient du rêve.* » Lui y voyait une sorte de « nid de goélands, ou de mouettes » ... « *je vois de ma fenêtre tout l'archipel de la Manche* » Il travaillait dans la chambre qu'il appelait : « chambre en haut sur la mer ». Je ne peux m'empêcher de vous citer une lettre qu'il avait recopiée exceptionnellement : « *C'est de cette éternelle contemplation que je m'éveille de temps en temps pour écrire. Il y a toujours sur ma strophe ou sur une page un peu de l'ombre du nuage et de la salive de la mer ; ma pensée flotte et va-et-vient comme dénouée par toute cette gigantesque oscillation de l'infini.* »

Que voulez-vous, personnellement, je me réjouis toujours de lire les prémices de ce qui deviendra un chef-d'œuvre : « *Les Travailleurs de la mer* ». Grâce aux *Contemplations*, parues en avril 1856, Victor Hugo nota dans son carnet de comptes qu'il avait acheté une mesure dont le nom deviendra *Liberty House*. Il ajoute que c'est l'usage anglais de baptiser les maisons. La presque ruine, grâce aux droits d'auteur, se transforme. Ce livre lui aura

donné un toit, comme il le souligne : trois étages, son toit, son jardin, son perron, sa crypte, sa basse-cour, son *look-out*, devient son cottage, sa maison à lui et définitivement prendra le nom de Hauteville-House. Ajoutons un petit élément qui devait certainement plaire à notre écrivain, la demeure avait été construite en 1800 pour un corsaire. Située sur la côte Est de l'île, elle domine le petit port de Saint-Pierre.

Victor Hugo a vécu là ses quinze ans d'exil ; Napoléon III ne supportait pas que cet auteur le surnommât « Napoléon le petit ». Cette île « sévère et douce » plaisait à l'écrivain. Je vous engage à lire *L'Archipel de la Manche* qui sert d'introduction aux *Travailleurs de la mer*. Hugo se transforme en agence de voyages et guide touristique pour les îles anglo-normandes. Il dit de Guernesey : « *gracieuse d'un côté, est de l'autre terrible. L'ouest, dévasté, est sous le souffle du large. Là, les brisants, les rafales, les criques d'échouage, les barques rapiécées, les jachères, les landes, les mesures, parfois un hameau bas et frissonnant, les troupeaux maigres, l'herbe courte et salée, et le grand aspect de la pauvreté sévère.* »

En haut de sa maison, le *Look-out* domine le port de Saint-Pierre où le souvenir de Gilliat est toujours présent. C'est là, dans cette véritable passerelle de son navire terrestre, que Victor Hugo rédige cette formidable œuvre et je ne peux m'empêcher de vous citer une nouvelle fois ce concert météorologique dont la puissance évocatrice et sonore me bouleverse. Écrite à Guernesey et publiée en 1866, elle devait s'intituler *Les Abîmes*. Victor Hugo a dû contempler maintes fois les flots déchaînés tel un chef d'orchestre, la plume a remplacé la baguette, les mots deviennent des sons :

--- Gilliat, un des héros du livre, essaie de sauver la chaudière de l'épave de *La Durande*, coincée dans les Roches Douvres, il affronte la tourmente tardive d'équinoxe, la symphonie commence, écoutez, lisez et imaginez le spectacle :

« Tout à coup un immense tonnerre éclata » ... « on croit entendre la chute d'un meuble dans la chambre des géants » ... « aucun flamboiement électrique n'accompagna le coup. Ce fut comme un tonnerre noir. Le silence se refit. » ... « Les éclairs étaient muets. Pas de grondement. » ... Le vomissement de la tempête commença. L'instant fut effroyable. Averse, ouragan, fulgurations, fulminations, vagues jusqu'aux nuages, écumes, détonations, torsions frénétiques, cris, rauquements, sifflements, tout à la fois. Déchaînement de monstres. Le vent soufflait en foudre. La pluie ne tombait pas, elle croulait » ... « L'étourdissement de l'orage allait croissant » ... « Toute l'immensité du tumulte se ruait sur l'écueil Douvres. On entendait des voix sans nombre » ... « Puis des clameurs, des clairs, des trépidations étranges, et ce grand hurlement majestueux que les marins nomment appel de l'océan. Les spirales indéfinies et fuyantes du vent sifflaient en tordant les flots » ... « Puis les mugissements redoublaient. Aucune rumeur humaine ou bestiale ne saurait donner l'idée des fracas mêlés à ces dislocations de la mer. La nuée canonisait, les grêlons mitraillaient » ... « on entendait des feux de peloton dans le firmament ». Gilliat essaie de sauver la vieille coque... « à chaque coup de tonnerre, il répondait par un coup de marteau. On entendait cette cadence dans ce chaos » ... « il y avait du fracas et du tapage. Par instants, la foudre semblait descendre un escalier. Les percussions électriques revenaient sans cesse aux mêmes pointes du rocher » ...

L'orchestre se disloque, le décor se transforme à chaque instant, mais l'opéra continue *La Durande* et Gilliat résistent.

« L'orage atteignait son paroxysme. La tempête n'avait été que terrible, elle devint horrible. La convulsion de la mer gagna le ciel. La nuée jusque— là avait

été souveraine, elle semblait exécuter ce qu'elle voulait, elle donnait l'impulsion, elle versait la folie aux vagues, tout en gardant on ne sait quelle lucidité sinistre. En bas c'était la démence, en haut c'était la colère. Le ciel est le souffle, l'océan n'est que l'écume. De là l'autorité du vent. L'ouragan est un génie. Cependant, l'ivresse de sa propre horreur l'avait troublé. Il n'était plus que tourbillon... Il y a dans les tourments un moment insensé ; c'est pour le ciel une espèce de montée au cerveau. L'abîme ne sait plus ce qu'il fait. Il foudroie à tâtons »... « Les nuées terribles modelaient dans l'immensité des masques de gorgones, tout le dégagement d'intimidation possible se produisait, la pluie venait des vagues, l'écume venait des nuages, les fantômes du vent se courbaient, des faces de météores s'empourpraient et s'éclipsaient, et l'obscurité était monstrueuse après ces évanouissements ; il n'y avait plus qu'un versement, arrivant de tous côtés à la fois ; tout était ébullition ; l'ombre de masse débordait ; les cumulus chargés de grêle, déchiquetés, couleur cendre, paraissaient pris d'une espèce de frénésie giratoire »... « Contre le délire des forces, l'adresse seule peut lutter. L'adresse était le triomphe de Gilliat. » ... Soudain une blancheur passa près de lui et s'enfonça dans l'ombre. C'était une mouette. Pas d'apparition meilleure dans la tourmente. Quand les oiseaux arrivent, c'est que l'orage se retire. Autre signe excellent, le tonnerre redoublait. Les suprêmes violences de la tempête la désorganisent. Tous les marins le savent, la dernière épreuve est rude, mais courte. L'excès de foudre annonce la fin » ... Brusquement le ciel fut bleu ».

La symphonie s'épuise, s'arrête, l'opéra est terminé. Il a duré vingt heures.

Appareillons de Saint-Pierre, cap au Nord-Est pour plus de précision au 57°, traversez le Raz Blanchard et vous découvrez la côte du Cotentin, le cap de la Hague au Nord, et en face de vous une autre demeure océane, située dans un lieu avec « *la mer d'un côté et la haute rocaille de l'autre* » comme la décrit son propriétaire, vous êtes en vue du hameau de La Roche.

Vous dévalerez la petite route « *en longues virgules* » à « *travers une lande courue de murets de pierre sèche* » vers les maisons. Un jour, notre écrivain qui était déjà venu décida de montrer à son épouse ce hameau du bout du monde, surtout quand il suffit que la route soit barrée par une ligne d'horizon océanique, après La Roche, la mer ! Un terminus de chemins ! Les maisons sont grises et ajoute l'auteur « *plus petite est la maison, plus profond sera son gris, comme si elle avait besoin de cette densité pour tenir tête aux bourrasques* ». Gêné par les relents d'une mauvaise tempête, cela devenait impossible de retrouver la villa, qu'on appelle chalet dans le coin, entrevue lors de son dernier passage dans ce lieu. Il pensa qu'un tsunami l'avait effacée. La déception s'estompa avec le rêve de Chantal, son épouse, qui lui « *décrivit comment elle voyait leur future maison dans le pays comme ça* »

Didier Decoin, prix Goncourt 1977, membre de cette académie et écrivain de Marine, écrit dans le livre dont le titre est *Avec vue sur la mer* \*: « *C'est exactement deux ans et six mois après avoir décidé d'acheter une maison dans la Hague, nous nous retrouvâmes à notre point de départ : le hameau de La Roche.* » Venu là pour en terminer avec ce rêve inassouvi, sa femme et lui désespérés de ne rien trouver, rencontre une vieille dame « *drôle de trotte-menu nippée de bric et de broc* ». Cette sorte de fée leur indiqua qu'il y avait une maison à vendre « *Là derrière, y en a une.* » Plusieurs mois après de fructueuses recherches, le notaire chargé de la vente était trouvé. En fait, cette maison était composée de deux logis de pêcheurs de la

fin du XIXe siècle, réunis en une seule habitation. Comme le dit l'auteur de *John L'Enfer*, « l'ensemble était d'une laideur tranquille, à la fois familière et familiale, ce genre de maison de vacances où l'on vivote deux ou trois mois par an dans une béatitude un peu primitive. »

La maison qui avait subi de multiples tempêtes, respirait la mer, la sentait, la voyait. Enfin l'immensité liquide aux odeurs de marée se trouvait là. C'était un grand privilège de la découvrir sur 180° de la rose des vents. On pouvait voir le Raz Blanchard, la maison sous « *ce jour de vent craquait de toutes ses boiseries* » ; le couple avait l'impression d'être sur un long-courrier doublant le Horn. Les rêves, le lieu, la simplicité des objets apportés, le bon goût, les lectures marines, les essais de bricolage, les avis des amis, etc. son embarquement parfait sur un autre vaisseau littéraire terrestre. Un jour d'automne de l'an 1987, une toiture voisine acheva son vol dans le jardin de leur maison, la tempête avait commencé la veille au soir :

« La mer s'était aplatie jusqu'à paraître concave. Goélands, cormorans, fous de Bassan, huîtres-pies, et même quelques pigeons voyageurs qui passaient là, avaient déserté le ciel devenu glauque : ils s'alignaient sur la jetée du port, sur la route vicinale du bord de mer, sur le chemin des douaniers, recroquevillés face au sud-ouest, la tête dans le col, la plume ébouriffée, se servant du bout de leurs ailes comme de béquilles pour mieux résister à la menace qu'ils sentaient monter.

Sur la lande, les ajoncs frissonnaient de la lutte invisible de tout un peuple de petites bêtes apeurées qui cherchaient à s'enfouir dans la cachette la plus profonde. L'air était devenu tiède, moite, épais comme un mauvais vin, avec une odeur piquante et un crépitements électrique.

Après quelques heures de grand abattement, on avait vu se former au loin, au-dessus des îles, une barre noire comme un trait d'encre de Chine tiré d'une extrémité de l'autre de l'horizon. Un immense liséré de deuil sous lequel la mer, par contraste, semblait d'une lividité cadavérique.

On pensa d'abord que cette noirceur était un effet d'optique dû à l'éloignement et qu'elle allait, en se rapprochant de la terre, perdre de son opacité. Il ne pouvait s'agir que de nuages – aussi denses soient-ils, ceux-ci ne sont jamais qu'une condensation de vapeurs qui peuvent atténuer la lumière, mais jamais la dévorer au point qu'il n'en reste rien.

Même si cet énorme bourgeonnement de fluides crevait sur nos têtes, il n'allait tout de même pas nous vomir des grenouilles, des sauterelles, des rochers ou du sang – ni surtout le toit du voisin.

La barre continuait pourtant à avancer, uniformément noire et compacte.

Bien qu'il ne fit pas nuit, les automobilistes allumaient leurs phares. Des chiens gémissaient. Les vaches et les moutons dans les prés-salés, et l'âne solitaire de la pente de La Valette, harcelé par des essaims d'insectes, frottaient ses flancs contre les barbelés et les murets en pierre. Dans une cour de ferme, une poule mourut brusquement, le bec piqué en terre et les ailes rigides, le cœur déchiré par la peur. (...) On redoutait moins le déluge que l'asphyxie. L'obscurité gagnait de minute en minute. Seules les vagues étaient blanches, mais d'une blancheur éteinte qui n'éclairait rien. Alors, un souffle fou balaya la mer qui se convulsa et, d'un coup, devint quelque chose d'innommable. Le vent frappa la côte de plein fouet, faisant sonner les falaises comme des orgues géantes, arrachant à la lande des plaintes déchirantes.

Certaines rafales furent créditées d'une vitesse dépassant les deux cents kilomètres à l'heure. Après quoi les anémomètres se bloquèrent.



Un bateau du port de Goury rompit ses amarres, traversa le plan d'eau en une course précipitée et pataude d'oiseau aquatique cherchant l'envol, franchit une plage de galets où il laissa sa quille, et escalada une colline en haut de laquelle il s'arrêta enfin, le nez englué dans une bouse de vache.

Dans certaines maisons où il avait réussi à s'infiltrer par on ne sait quelles fentes, l'ouragan renversa des armoires, mit des rideaux en charpie, fit voler des objets, éparpilla les pommes, des cahiers d'écoliers, des testaments de vieilles gens, des jambons pendus aux poutres, des branches de buis bénit. »

Heureusement, l'humble demeure, « *calfatée comme une arche et parfaitement blottie dans les bras de son hameau, sortit indemne de la tempête. Mais ce qui nous avait tenu lieu de jardin n'existait plus. Tout était jeté bas, déraciné, saccagé, émietté, cisailé, tronçonné.* »

De l'avis de l'auteur, la maison reste « *la plus petite chose terrienne la plus marine que je connaisse* ».

- **Avec vue sur la mer** – Didier Decoin – Nil Éditions 2005 –

Aujourd'hui, les navires de commerce ne peuvent plus passer dans ces presque goulets qui étaient décrits par les Instructions Nautiques comme suit : « *avec des conditions de temps et de courant favorables les navires faisant route sur le cap de la Hague peuvent avoir intérêt à passer par le grand Russel, entre Guernesey et Serq, et ensuite par le Raz Blanchard entre Aurigny et la côte NW du Cotentin.* » C'était aussi l'époque où les navires avaient une taille plus petite et ils étaient moins nombreux. On appelait cette manœuvre « *gagner une marée* », cela devenait urgent d'arriver à bon port après de longs mois d'embarquement et cela évitait de « *poireauter* » au mouillage quand les familles nous attendaient sur le quai. L'armateur était heureux : une journée de gagnée !



Les 24 et 25, puis les 28, 29, 30 et 31 octobre 1859, une terrible tempête sévit dans le golfe de Gascogne. Jules Michelet réside dans un lieu comme il l'écrit « *aimable et paisible, dont le caractère très doux ne faisait rien attendre de tel.* C'est le petit port de Saint-Georges, près de Royan, à l'entrée de la Gironde. Plus tard, Pierre Loti, écrivain, lit le livre de Michelet. À sa lecture, il se souvient qu'à neuf ans il avait vu et entendu pour la première fois « *cette souveraine tempête d'octobre 1859, la première que me yeux et mes oreilles entendirent* » ... Plus tard, lors de son premier embarquement quelque part dans l'océan Atlantique en pleine tempête, Loti écrira : « *Alors là Mer m'apparut bien telle que Michelet l'a comprise, le grand creuset de la vie, dont la conception permanente, l'enfantement ne finit jamais* ». Pourtant, Pierre Loti est fasciné par le fait que Michelet ait pu « *en n'ayant vu la mer du rivage et ses richesses que sur des étagères de musées d'histoire naturelle, recréer avec une telle puissance le monde des eaux.* »

Nous pouvons raccrocher nos cirés, le calme est revenu, la route est encore longue !

René Moniot Beaumont

